

## XYZ. La revue de la nouvelle



### L'intervalle

Louise Dupré

Chambre à louer  
Number 22, May–Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3733ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)  
1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Dupré, L. (1990). L'intervalle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (22), 26–28.

*Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ?* À une table tout près de la fenêtre, une adolescente fait un signe de la main, un jeune homme s'avance vers elle, vingt vingt-deux ans, il l'embrasse avant de s'asseoir. Son amant peut-être ou un ami, il devient tout à coup important que je sache, je guette un indice, une moue, un sourire. Rivée à leurs visages.

*Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ?* De nouveau, la réalité. Ta voix, plus insistante, il faut briser le silence, mais je ne trouve pas de réponse plausible, aucun motif valable. Je balbutie *Je ne sais pas*. Deux sur dix ! J'avais pourtant répété mon rôle, j'entrais, tu m'attendais, une bière à la main, je commandais un bloody mary, on bavardait en riant. J'avais préparé des anecdotes amusantes, ressembler à une femme que novembre n'atteint pas, et me voilà débusquée à la première question.

Tu hausses un peu le ton, juste un peu pour que je perçoive ton agacement. *Tu viens à Montréal et tu ne me donnes même pas un coup de fil. Tu ne devais tout de même pas avoir des réunions vingt-quatre heures par jour.* La serveuse s'approche, demande ce que nous avons choisi. Je montre un numéro sur le menu, la tête à formuler des phrases inconsistantes. Dire quelque chose, n'importe quoi. Ta voix se fait plus douce. *Excuse-moi, tu n'as pas à te justifier.* Tu cherches ma main gauche, nous venons de frôler la catastrophe. Je prends une grande respiration. *Nous nous connaissons à peine et déjà...* Tu serres ma main très fort. *Oui, j'allais tout gâcher.*

Encore le silence, un silence troué pourtant, je baisse les yeux. Le rideau est tombé, nous n'échappons plus à la nudité. Tes doigts glissent le long de ma paume, tu dis *Je peux faire presque deux fois le tour de ton poignet.* Une grimace. *Est-ce à croire que ne suis pas en sécurité avec vous ?* Tu me souffles à l'oreille *Je pourrais vous dévorer mon enfant.*

Près de la fenêtre, le jeune homme enserre dans sa main les doigts de sa compagne. L'impression soudaine que rien ne s'apprend de l'amour au fil des ans, confrontés que nous sommes aux mêmes gestes, aux mêmes approximations, à des mots qui risquent

de nous détruire à chaque instant. L'amour. La serveuse apporte les assiettes. Tu te forces à commenter la banalité de la salade, il faut de la place pour le réel, faire semblant, que l'autre ne sache pas, surtout pas, la tête est ailleurs, dans cette chambre où tout à l'heure tu me déshabilleras, lentement, si lentement, la blouse d'abord, puis la jupe, pendant que je détacherai ta ceinture. Nous serons intimidés comme à vingt ans.

La conversation reprend, je flotte dans l'apesanteur. Je raconte mes anecdotes, l'enseignement, les amis, tu commentes. Nous savons que demain nous ne nous rappellerons aucune de ces phrases, comment remplir autrement l'intervalle ? Trop tôt encore pour les mots définitifs, ceux qu'on chuchote à peine.

*On rentre chez moi ?* Je cherche ton regard. Ta main soulève mes doigts jusqu'à tes lèvres, tes mots simples prennent corps dans la pénombre. Le cours des choses reprend, je jette un autre coup d'oeil vers la table près de la fenêtre, mais les amoureux ont déjà quitté, deux taches sombres traversent la rue en courant.

Seuls, nous sommes maintenant seuls dans le vacarme, sans nous résigner à nous lever, comme si le moindre déplacement risquait de détruire l'équilibre fragile de l'instant. Que peut-il survenir dans le trajet qui nous mènera chez toi ? *J'habite à quelques rues d'ici. Si nous marchions ?* Je me lève. Dans quelques minutes, ton appartement, décoration sobre sans doute, bibliothèques blanches, système de son, un appartement de célibataire avec des piles de vaisselle sur le comptoir et la salle de bain en désordre. Pendant tout le voyage, j'ai essayé de visualiser ton espace, j'ai disposé des plantes vertes et des tableaux, Léonor Fini ou Soulages, quelques minutes encore et je saurai, mais le décor n'a plus d'importance. J'imagine la nuit, l'odeur des draps, la moiteur, les maladresses que nous commettrons, nos doigts s'exerçant à la précision des gestes, le tact, la patience qu'il faudra, nous sommes plus démunis sans doute parce que, depuis le temps, nous avons pris l'habitude de la catastrophe.

Au coin de la rue, tu me prends dans tes bras pendant que nous attendons le feu vert. Nous traversons doucement. Je traîne un peu les pieds. J'avance vers une chambre inconnue, peut-être est-ce pour cette raison que je n'arrive plus à plaisanter. Rien ne vient sinon l'absence de paysage familier, et je te vois t'inquiéter, si j'allais changer d'idée. Je m'accroche à ton bras. Tu dis *Tu trouveras*

*peut-être cela stupide, mais j'ai acheté du champagne.* Une fois de plus, nos regards se croisent. Tu avais prévu l'issue de la rencontre. Comme moi. J'étouffe un ricanement. Nous nous esclaffons, nous pénétrons dans le hall en riant, nous rions dans l'ascenseur jusqu'au quinzième, un rire lourd de tous nos doutes. Faire durer le moment. Tantôt nous prendrons un premier verre et tu ne pourras pas t'empêcher de ressasser la catastrophe *Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné la semaine dernière quand tu es venue à Montréal?* Est-ce que je répondrai? Je ne répondrai pas, non, je ne répondrai pas. Je fermerai les yeux et je me remémorerai le vieux matelas, le tapis vert élimé, la chambre laide, anonyme où je n'aurais pas voulu que tu me voies nue pour la première fois.

**XYZ**

**XYZ / « L'Ère nouvelle » 3**

*Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle*



Jean  
Désy

*Un dernier  
cadeau  
pour  
Cornélia*

112 p., 14,95 \$

« Faits incroyables, circonstances extravagantes, histoires épouvantables bref, des nouvelles fantastiques! »